



Compte rendu de la 4ème Journée des Jeunes Chercheurs du LabEx HASTEC 12 avril 2016

Coordination :

**Morgane Cariou, Pierre Chambert-Protat, Corinna Guerra
avec l'aide de Sylvain Pilon**

Journée animée par :

Philippe Hoffmann, directeur du LabEx Hastec

La journée a été divisée en quatre grandes sessions :

- 1 - TRANSFERTS DES PRATIQUES MÉDICALES**
- 2 - CIRCULATION DES SAVOIRS, DES CROYANCES ET DES TECHNIQUES**
- 3 - TECHNIQUES DES CROYANCES**
- 4 - TECHNIQUE DE L'ESPACE HABITÉ**

1 - TRANSFERTS DES PRATIQUES MÉDICALES

Taxinomie et médecine – transferts de connaissances entre les disciplines

Vérène CHALENDAR

doctorante 2013,

Proche-Orient – Caucase. Langues, archéologie, cultures (POCLAC)

L'exposé présenté à l'occasion de cette 4^e édition de la journée des jeunes chercheurs du LabEx HASTEC s'est attaché à explorer deux productions écrites des savants mésopotamiens : les listes lexicales et les prescriptions médicales. L'analyse de ces sources de natures diverses est indispensable pour reconstituer les grands principes d'une théorie qui ne nous est hélas pas parvenue, la Mésopotamie n'ayant produit aucun traité. La première partie de l'intervention a été consacrée à une présentation de la "taxinomie" mésopotamienne par le biais des listes lexicales. L'étude de cette documentation lexicographique permet d'entrevoir la conception du monde animal par les Mésopotamiens. La taxinomie en tant que construction intellectuelle humaine est le produit d'un socle culturel commun, dont les acteurs et utilisateurs sont à l'origine de divers types de textes : en cela elle trouve des échos dans d'autres disciplines, dont la médecine. La seconde partie de la communication a porté sur l'analyse de quelques exemples illustrant les transferts possibles entre documentation lexicale et prescriptions médicales. Les traitements utilisant de la *materia medica* d'origine animale ont plus particulièrement été abordés, leur mise en perspective avec les listes lexicales révèlent des similitudes qui constituent des clefs d'interprétation pour la compréhension de ces textes savants.

Des jésuites en psychanalyse au tournant des années 1960 : un engagement paradoxal ?

Léo BOTTON

doctorant 2012,

Centre de recherches historiques (CRH)

Mon travail de doctorat porte sur l'investissement de certaines figures jésuites françaises dans le champ psychanalytique lacanien de la seconde moitié du XX^e siècle. Deux hypothèses explicatives principales justifient cette présence, qui apparaît comme paradoxale

de prime abord : d'une part, nous pouvons considérer que la culture spirituelle jésuite, fondée sur la pratique des *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola, a été déterminante dans cet investissement. D'autre part, l'activité théorique déployée par Jacques Lacan à partir des années 1950 fut un terrain favorable à l'accueil d'intellectuels catholiques, tant l'insistance de celui-ci à souligner l'intérêt de certaines œuvres théologiques et l'importance du moment spirituel moderne, dans l'histoire longue des problématiques afférentes à la psychanalyse, fut important. Cette présence jésuite dans le champ psychanalytique français, aussi conséquente et significative soit-elle, ne peut malgré tout être appréhendée comme

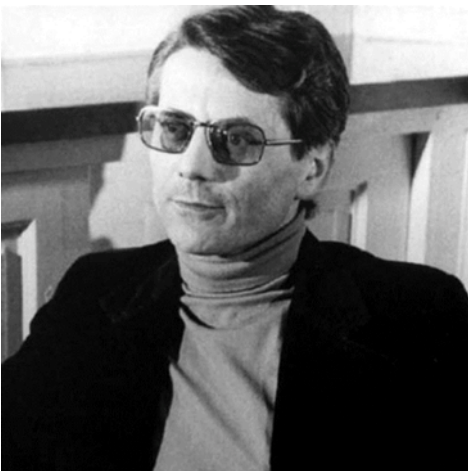


un phénomène homogène. La différenciation des parcours de chacun de ces acteurs est à souligner tant les voies d'investissement et les fruits de cette cohabitation de deux univers *a priori* hétérogènes, celui de la spiritualité ignacienne jésuite et celui de la psychanalyse lacanienne, sont singuliers et distinguables.

1. Ignace de Loyola (1491-1556).

<https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons>

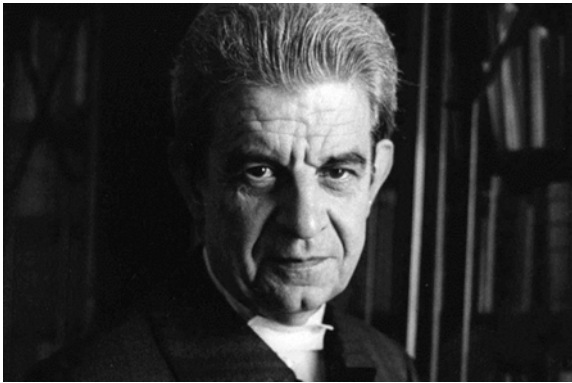
Mon travail de thèse s'articulera donc selon trois parties tâchant de rendre compte de l'histoire de cette rencontre : la première consistera en un retour sur le propre de la spiritualité ignacienne et la pratique contemporaine des *Exercices spirituels*. La seconde partie tâchera d'expliquer les raisons de la présence de plusieurs jésuites dans le champ psychanalytique à l'heure où le structuralisme vient dominer la vie intellectuelle française et rendre possible un rapprochement entre pensées religieuses et problématiques psychanalytiques par l'entremise des apports de la linguistique et de l'anthropologie structurale, de la réflexion autour du symbole, ou encore des vifs débats autour de l'herméneutique.



La troisième partie de mon travail de thèse consistera alors à présenter le parcours de cinq acteurs de cette histoire – Denis Vasse, Louis Beirnaert, Philippe Julien, François Roustang et Michel de Certeau – dans leur singularité en vue de reconsidérer leurs œuvres où spiritualité et psychanalyse cohabitent étroitement.

2. Michel de Certeau (1925-1986).

<http://www.centresevres.com/2015/wp-content/uploads/2016/01/Michel-de-Certeau.jpg>



3. Jacques Lacan (1901-1981)

<http://laregledujeu.org/files/2011/09/770330.jpg>

« On ne pense pas la psychanalyse dans le tranchant historique de l'existence de la spiritualité et de ses exigences » affirmait Michel Foucault en 1982 un an après la disparition de Jacques Lacan : ce travail de thèse espère répondre à cette injonction en

offrant une contribution à l'histoire des « pratiques de soi ».

2 - CIRCULATION DES SAVOIRS, DES CROYANCES ET DES TECHNIQUES

Les textes dionysiens et les commentaires philosophiques inédits du
manuscrit palimpseste *Parisinus graecus* 1330.

Margherita MATERA

doctorante 2015,

Laboratoire d'études sur les Monothéismes (LEM)

Mon projet de thèse porte sur l'étude du manuscrit palimpseste grec *Parisinus Graecus* 1330 qui est actuellement conservé à la Bibliothèque nationale de France.

Ce manuscrit contient, dans ses sections inférieures, une grande partie du Corpus du Pseudo-Denys l'Aréopagite ; 9 folios contenant un commentaire inédit sur la logique aristotélicienne. D'autres folios conservent des écrits de nature patristique.

Mon projet portera essentiellement sur l'étude paléographique et philologique de deux ensembles de textes, d'ampleur inégale :

- A) 139 folios avec la plus grande partie du Corpus du pseudo-Denys l'Aréopagite. Ici le texte est toujours suivi de l'exégèse attribuable à Jean de Scythopolis. L'écriture en capitales semble être datable du début du IX^e siècle.
- B) Des fragments d'un commentaire inédit à la logique d'Aristote écrit en capitale biblique. Copiés entre le V^e et le VI^e siècle et accompagnés de plusieurs schémas, ils sont tracés sur l'entière surface du folio. Contrairement à la section dionysienne,

celle d'Aristote a subi un grattage plus intense, et les parchemins qui la contiennent sont souvent en mauvais état. Par conséquent, les reproductions numériques seront indispensables en particulier pour l'étude de ces textes.



L'analyse textuelle sur les premiers folios dionysiens a conduit à ces résultats :

- Des variantes communes ont été relevées avec certains manuscrits collationnés par Martin Ritter et Gunter Heil dans leur édition.
- Il y a aussi des variantes uniques, plus ou moins importantes : certaines dues exclusivement à des erreurs (comme une confusion orthographique du copiste etc.), et d'autres ayant une importance sémantique particulière.

L'écriture a des caractéristiques très spéciales : la main est ferme et régulière, les lettres se caractérisent par un clair-obscur marqué. Chaque folio contient environ 30 lignes.



L'écriture suit l'orientation de la *scriptio superior* et seulement quelques folios se trouvent inversés par rapport aux sections les plus récentes.

En conclusion, je crois que la collation, une fois achevée, permettra de situer notre texte par rapport aux autres manuscrits, ou à une famille de manuscrits.

Une étude paléographique attentive pourra fournir des éléments utiles pour indiquer une datation plus précise (même une localisation précise). Opération indispensable vu que le *Parisinus* pourrait représenter le témoin le plus ancien du corpus, peut-être même antérieur au manuscrit parisien grec 437 de l'an 827.

Marchands chrétiens et bouddhistes à Sri Lanka et en Inde du Sud (VI^e-IX^e siècles)

Ariane DE SAXCE

post-doctorante 2015,

Anthropologie et histoire des mondes antiques (ANHIMA)



Avec le développement du Bouddhisme mahayanique à Sri Lanka dans le courant du VI^e siècle, le culte des bodhisattvas se répand dans toute l'île, et en particulier celui d'Avalokitesvara. Bodhisattva de la compassion par excellence, il est associé aux marins et marchands maritimes, qu'il protège lors des périls des voyages en mer. Notre projet de recherche s'attache à montrer les connexions entre le commerce maritime ou côtier et le bouddhisme mahayanique, notamment la répartition des sanctuaires et statues d'Avalokitesvara. En parallèle, l'étude des réseaux marchands met en évidence les liens étroits entre Sri Lanka et la Perse

sassanide, d'où sont probablement issus une petite quantité de vestiges chrétiens, dont l'iconographie est celle de l'église syriaque d'Orient.

1. Bronze d'Avalokitesvara, Museum of Fine Arts, Boston, début du VIII^e s, dans Dohanian, *The Mahayana Buddhist Sculpture of Ceylon*, 1977.

Le but de l'intervention était de réfléchir sur les interactions culturelles et artistiques liées à ces deux courants religieux et aux réseaux de commerçants et de voyageurs qui leur sont liés.

Les représentations sri lankaises d'Avalokitesvara (fig. 1) témoignent de liens étroits, tant artistiques que politiques et conceptuels, avec le

Tamil Nadu et l'hindouisme de la dynastie Pallava. Par ailleurs, l'omniprésence des marchands perses à Sri Lanka pour le commerce de la soie et des pierres précieuses contribue à expliquer les caractéristiques des croix chrétiennes retrouvées sur l'île (fig. 2) et en Inde du Sud, dont l'iconographie trouve son origine en Mésopotamie, s'étend en Arabie et en Perse, et se fond en Asie du Sud avec des motifs typiquement locaux. Ces témoignages font apparaître Sri Lanka comme une terre de rencontres et de métissages, où l'obédience bouddhiste domine mais coexiste avec une petite communauté chrétienne dont peu de témoignages – textuels et archéologiques – subsistent.

2. Croix dite « nestorienne »
conservée au musée d'Anuradhapura.



« À la façon de Venise ». Verre et verriers italiens en région parisienne dans la seconde moitié du XVI^e siècle

Elise Vanriest
doctorante 2015,
Savoirs et Pratiques du Moyen Âge au XIX^e siècle (SAPRAT)



1. Photo de la petite bouteille
bleue de Catherine de Médicis
conservée au musée national de la
Renaissance d'Ecouen. (Source : E.
Vanriest)

Dès la fin du XV^e siècle, Venise s'impose comme la capitale du verre en Europe. C'est sur l'île de Murano que sont mises au point des techniques innovantes, comme le verre « cristallo » (« cristallin » dans les archives françaises), si transparent et si pur qu'il a l'aspect du cristal. Les verres, émaillés et dorés, deviennent des produits « de luxe » prisés par les souverains de toute l'Europe qui font souvent venir dans leurs capitales les verriers vénitiens, seuls détenteurs des secrets de fabrication. Ils créent ce qu'on appelle des verres « façon de Venise » (expression française utilisée dans de nombreuses langues) parfois très semblables aux verres réalisés à Murano.

Deux centres verriers dirigés par des Italiens émergèrent en région parisienne au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle. Le premier est la célèbre verrerie royale de Saint-Germain-en-Laye. Fondée par un Italien originaire de Bologne, Theseo Mutio, elle reçut un privilège du roi Henri II en 1551. Mutio avait reçu une formation de verrier à Venise et s'était installé en France avec son collaborateur vénitien, Louis Delberetin. Cette verrerie élaborait de précieuses pièces de verre émaillé s'inspirant de modèles vénitiens, achetées par les grands du royaume, à commencer par Catherine de Médicis. Plusieurs pièces sont attribuées à cette verrerie notamment une bouteille bleue aux armes de Catherine de Médicis, et une coupe sur pied portant également les armes de la reine, toutes deux conservées au musée national de la Renaissance (un autre verre de Catherine de Médicis est conservé dans une collection privée à Amsterdam). On situe l'extinction des fours de Saint-Germain vers le début du règne de Henri III.

C'est justement à cette époque, au milieu des années 1570, que les archives révèlent la présence au faubourg Saint-Germain-des-Prés de verriers italiens, d'origine vénitienne pour la plupart, qui sont spécialisés dans l'élaboration des émaux.

C'est également à Saint-Germain-des-Prés que s'établit le verrier altarais Jacques Sarode, déjà maître des verreries de Nevers et de Lyon, après 1597. La verrerie, située rue de Vaugirard, est très active jusqu'en 1606 et fournit Paris et la cour en verres de cristal. Cependant, pour avoir refusé d'enseigner la fabrication du cristal à des apprentis français, Sarode perdit la faveur royale au profit du Français Jean Maréchal.

3 - TECHNIQUES DES CROYANCES

**Enquêter sur les formes passées et actuelles d'un culte de saints
musulmans chinois.**

Le cas du Xidaotang au Gansu

Marie-Paule HILLE

post-doctorante 2015,

Groupe Sociétés, religions, laïcités (GSRL)

Pour cette 4^e édition de la journée des jeunes chercheurs du LabEx Hastec, j'ai exposé les premiers résultats de mon projet de recherche postdoctoral « Savoir et croire au sein d'une communauté musulmane de langue chinoise (fin du XIX^e siècle à nos jours) », plus précisément ceux concernant le volet sur le culte des saints. L'exposé s'est ainsi concentré sur une des composantes du culte des saints : les tombeaux et les pratiques dévotionnelles qui y sont associées.



1. Le banc de sable situé devant les tombeaux et dans lequel les dévots plantent leur bâtonnet d'encens. (Source : M.-P. Hille, novembre 2007)

En suivant le fil des découvertes faites au cours de l'enquête, j'ai d'abord montré la spécificité des tombeaux des saints du Xidaotang qui, contrairement aux mausolées soufis de la région, sont d'une grande sobriété et intimement liés au site naturel. Situés derrière le lieu de culte, dans l'axe de la *qibla* (direction vers laquelle doit se tourner le fidèle pour effectuer la prière), leur sainteté rejaillit sur celle de la mosquée où il devient spécialement *baraka* de faire sa prière. L'enquête orale a également permis de résoudre l'énigme des trois tombeaux existants pour quatre

saints vénérés en révélant un phénomène possible de multilocation du tombeau du saint de la seconde génération, chose courante en islam mais peu observée en Chine. Par contre le partage d'un même tombeau par deux figures saintes demeure une originalité.

L'exposé s'est ensuite intéressé aux pratiques rituelles observées sur les tombeaux. Les premières observations montrent que c'est un lieu à la fois de liberté soumis au principe de pureté et de mixité où hommes et femmes se côtoient. Le dispositif rituel est minimal puisque les fidèles ne pratiquent pas les sept circuits de la circumambulation ni n'accrochent de chiffons votifs aux arbres ou aux balustrades entourant les tombeaux. Quelques indices très variés permettent de caractériser un besoin d'intercession de la part des dévots – les pleurs, les gestes de contact avec le sol, les vœux et la présence des enfants – qui viennent également chercher auprès des saints le salut de leur âme.

Enfin la présentation s'est terminée en exposant une découverte faite tardivement en 2012 et qui a ébranlé les connaissances jusqu'alors constituées. Il s'agit d'anciennes photos qui représentent un événement majeur de l'histoire du Xidaotang : la translation des tombeaux du cimetière musulman à



2. À droite plusieurs groupes composés de femmes, d'enfants et d'hommes viennent se recueillir, à gauche des hommes prient dans l'axe des tombeaux (source : M.-P. Hille, juin 2006).

cet endroit consacré situé sur le flanc de la montagne derrière la mosquée. Ce choix, qui

intervient le jour de la réhabilitation politique du Maître actuel en 1979 après vingt années d'emprisonnement, est une réponse à la dérive maoïste qui visait par le passé l'éradication du culte des saints.

Ce cas de figure souligne l'importance d'historiciser les pratiques rituelles observées pour mieux rendre compte de leurs recompositions récentes.

Ces premiers résultats viennent conforter une piste de recherche qui vise à prendre comme fil conducteur l'étude du culte des saints par le passé et dans le présent pour mieux saisir le rapport de la communauté à la sainteté et à la sacralité dans des contextes politiques différents.

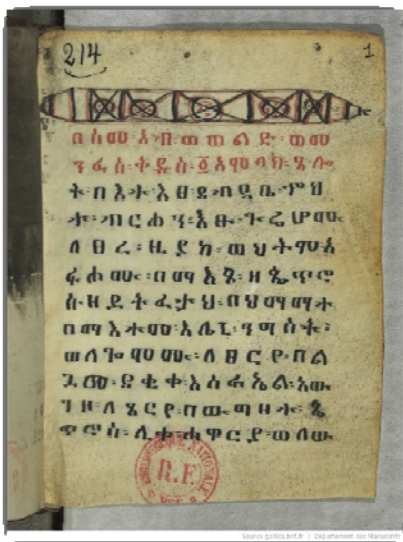
Quand interdire encourage : les noms de Dieu et les pratiques magiques dans le christianisme éthiopien (XV^e-XIX^e siècle)

Ayda BOUANGA

post-doctorante 2015,

Centre d'études en Sciences sociales du Religieux (CéSOR)

L'historiographie sur l'Éthiopie chrétienne indique la place exclusive des dābtāra dans les pratiques magico-chrétiennes. Les dābtāra sont des hommes ayant reçu une éducation religieuse. Ils suivent le même cursus que les hommes destinés à devenir prêtres. Toutefois, ils ne sont pas ordonnés. Ce sont les savants et les chantres de l'Église éthiopienne. Ils sont indispensables à la tenue d'une cérémonie religieuse. Parallèlement, ils



1. Le fol 1r du ms. éthiopien 648 est une recette magique éthiopienne. Elle est issue d'un recueil de recettes magiques et de charmes pour délier les sorts datant de la fin du XIX^e siècle. Le manuscrit en parchemin est en geez (langue liturgique éthiopienne). On dénombre six auteurs différents. Il se trouve à la BNF dans la collection des manuscrits éthiopiens.

exercent, de façon informelle, la divination, la guérison, l'exorcisme, l'envoûtement, et lancent des sorts. Pour agir, les dābtāra ont recours à diverses figures auxquelles ils font appel en fonction d'une demande. La médiation de ces figures passe par les objets apotropaïques fabriqués par les dābtāra : rouleaux protecteurs et amulettes.

Leurs performances permettent de se protéger d'un esprit, de demander son intercession ou celle d'une figure biblique. Ces objets peuvent contenir des « noms secrets » (*asmat*)

qui ne sont autres que ceux de personnages supranaturels comme Dieu, Jésus, Marie, les saints ou les anges, ceux de démons bibliques ou de démons associés aux cultes *däsk* ou *zar* (cultes de possession et de divination).

Au XV^e siècle, le souverain éthiopien Zar'aYa'eqop (1434 à 1468) engage une lutte contre toute une série de pratiques jugées par lui contraires au christianisme, parmi lesquelles les pratiques magiques. Il les énumère dans différents ouvrages qu'il commande. On en dénombre une vingtaine. Les épîtres du Tomara Tesbet, ou épître de l'humanité, constituent, selon la formule de Getatchew Haile, historien éthiopien, la « principale œuvre traitant en détail des différentes pratiques magiques et superstitieuses connues en Éthiopie durant le règne du roi Zar'aYa'eqob ». Ce texte se compose de trois homélies dédiées aux Apôtres. Dans cet ouvrage, l'idée principale est de discerner ce qui est acceptable ou non. Nous y trouvons les noms de Dieu ou *asmat*. Or, si Zar'aYa'eqob interdit les pratiques magiques, telles que la divination ou l'arithmancie, il n'interdit pas l'usage des *asmat* bien au contraire. Ce qu'il dénonce c'est l'usage de noms secrets qui ne se trouvent pas dans le corpus des 81 livres canoniques. De par sa vocation réglementaire, ce texte a légalisé l'emploi des noms secrets canoniques en général et, par extension, leur utilisation dans les pratiques magiques.

Au-delà des pratiques magiques, ce que Zar'aYa'eqob interdit, c'est le recours à d'autres systèmes de croyance. Une formule revient comme une litanie tout au long de l'épître. Il s'agit de ce qui arrive à ceux qui consultent « les magiciens, les devins, les *däsk*, les *dino* ». Zar'aYa'eqob vise par cette formule plusieurs dignitaires accusés d'avoir fomenté un complot contre lui au début de son règne. Or *däsk* et *dino* ne sont pas des pratiques magiques, mais des systèmes de croyance. Il en ressort que loin d'être imperméable, l'identité chrétienne au début du XV^e siècle était largement perméable à d'autres cultures. Plus encore, dans l'Éthiopie du XV^e siècle, l'ambiance de compétition entre les élites mène à l'utilisation de la magie comme argument contre le « paganisme ». Le souverain effrayé par des comploteurs usant de la divination pour saper son pouvoir multiplie les textes de lois interdisant le « paganisme ».

Apprendre le caté en 3D. Écritures en argile de Bolivie contemporaine

Bérénice GAILLEMIN

post-doctorante 2014,
Centre d'études en Sciences sociales du Religieux (CéSOR)

La catéchèse est l'une des composantes de la mission évangélique du christianisme. Éduquer les chrétiens, c'est leur enseigner la « doctrine chrétienne », aussi appelée « catéchisme ». Cet exposé officiel contient deux types de textes sacrés : des prières

(*Signe de croix, Credo, Pater Noster, Ave Maria, Salve Regina*) et des listes de préceptes (parmi lesquels le *Décatalogue, les commandements de l'Église, les œuvres de Miséricorde*).



1. Prières d'argile disposées sur le sol de l'église de Padcoyo, municipe de San Lucas (Chuquisaca, Bolivie), (source : B. Gaillemain, 2014).

Chacun de ces textes est à mémoriser par cœur et l'ensemble est la plupart du temps regroupé au sein d'un petit livre imprimé.

Aujourd'hui en Bolivie, dans des communautés indigènes rattachées à la ville de San Lucas, les textes catholiques traduits en langue quechua sont transcrits dans une écriture tridimensionnelle. Ils sont utilisés pour un enseignement ponctuel qui se déroule durant le Carême. Les figures (mots ou syllabes) sont assemblées en spirale sur un disque d'argile et chaque disque est appelé *torta* (« galette ») ou *rezo* (« prière »). Les signes sont façonnés à la main en argile et agrémentés de matériaux divers tels que végétaux, morceaux de tissu, fils de laine, etc. Ils correspondent à des mots ou des syllabes.



2. Transcription logo-syllabique et tridimensionnelle de l'Ave Maria (source : B. Gaillemain, 2014).

À n'en pas douter, l'usage de cette méthode est très efficace en terme de mémorisation. Elle se fonde sur l'usage du rébus et profite des aspects tant pédagogiques que ludiques de l'image. Néanmoins, on peut se demander pourquoi elle est utilisée. En effet, cette fabrication de textes sacrés est aujourd'hui une activité indépendante de l'Église. Elle n'est pas imposée par le prêtre de la ville qui ne parle pas quechua, enseigne lui aussi le catéchisme à l'église de la ville, fait la messe et donne les sacrements en espagnol. En somme, les prières prononcées lors de la messe, du mariage ou de la confession, ne sont pas formulées en langue quechua. Qui plus est, les élèves auxquels sont

destinés les *rezos* tridimensionnels - généralement des enfants - sont tous scolarisés et alphabétisés.



3. Le maître chargé de l'enseignement de la doctrine chrétienne face à deux enfants mémorisant une prière (source : B. Gaillemain, 2014).

Qui donc s'occupe de cette activité ? Pourquoi ces objets sont-ils fabriqués chaque année ? De quelle façon l'étude pragmatique de ces textes nous renseigne-t-elle sur la manière dont les pratiquants de ces communautés entrent en dialogue avec leur religion ?

Afin de le comprendre, j'explore plusieurs

pistes de recherches en m'appuyant sur les caractéristiques physiques de cette technique qui est à la fois fixe, disposée au sol, tridimensionnelle, et éphémère.

4 - TECHNIQUE DE L'ESPACE HABITÉ

Penser, décider et bâtir l'urbain : les travaux publics du Midi médiéval, XIV^e-XV^e siècles

Cécile SABATHIER

doctorante 2015,

Laboratoire de médiévistique occidentale de Paris (LAMOP)

La thèse présentée porte sur les travaux publics du Midi médiéval aux XIV^e et XV^e siècles. L'étude se centre sur cinq villes qui sont Toulouse, Albi, Rodez, Cahors et Montauban. L'objet de l'étude est plus précisément l'ensemble des compétences administratives, financières ou encore techniques mises en œuvre par les autorités municipales dans la gestion de l'aménagement urbain. Cette lecture est mise en pratique au sein d'un contexte juridique et politique marqué par l'affirmation du pouvoir monarchique sur les gouvernements urbains. Le renforcement de l'autorité royale, opéré à partir du XIII^e siècle, influa largement sur l'autonomie des instances municipales, redéfinissant notamment les modalités de gestion de l'espace urbain. De plus, les circonstances de la Guerre de Cent ans amènent les édiles à redéfinir leurs choix en matière de construction et d'entretien

des ouvrages publics. Les similarités des situations politiques et économiques de ces cités ainsi que les échanges commerciaux et diplomatiques qu'elles entretiennent sont autant d'éléments qui permettent d'envisager pour l'étude de l'aménagement urbain une approche comparative prometteuse. Il est alors nécessaire de faire dialoguer les sources administratives émanant des autorités et les documents de la pratique. Ma recherche se base ainsi sur une riche documentation composée principalement de comptes municipaux et de délibérations des conseils consulaires.

Parmi les nombreuses problématiques que soulève ce sujet, j'ai choisi pour cet exposé de m'intéresser aux artisans qualifiés et aux experts convoqués dans la gestion des travaux publics. Sur la base de quelques documents d'archives, tirés des registres de comptes municipaux, l'intervention développait certaines des multiples questions qui entourent la mention de ces protagonistes majeurs. L'observation des mouvements professionnels de ces spécialistes exprime notamment l'existence d'un réseau d'information à l'échelle régionale voire internationale. La présence de ces techniciens capables reflète également la volonté des consuls d'attirer les connaissances, elle trahit aussi un coût financier consenti par les édiles dans un souci technique et/ou esthétique. Ainsi, la mention de ces personnages met en lumière tout à la fois les capacités de choix et de décision des autorités publiques ainsi que les notions d'évaluation et de valorisation des compétences. L'étude des experts et des artisans qualifiés, abordée notamment sous l'angle prosopographique, relève d'une problématique plus large qui constitue le réel fil conducteur de ma recherche : avons-nous affaire à la naissance d'une entreprise des travaux publics, tant dans l'évolution de ses modalités juridiques que dans la spécialisation de ses compétences techniques ?

Ce document d'archive, chronique de l'année 1437-1438, représente les capitouls de Toulouse posant devant la tour nouvellement réparée du pont de la Daurade, le principal pont de la ville à cette époque.



*Besançon - BM - ms.
0069, p. 129 Bréviaire à
l'usage de Besançon. -
Construction d'une ville
[http://initiale.irht.cnrs.fr/de
hors/dehors.php?id=11382
&indexCourant=18](http://initiale.irht.cnrs.fr/dehors/dehors.php?id=11382&indexCourant=18)*

Cette image présente l'une des rares figurations d'un élément architectural de la ville au Moyen âge. Ce document exprime également le rapport entre politique et technique architecturale, les édiles se représentant comme les garants de l'entretien du patrimoine urbain. Cette image peut ainsi illustrer ma recherche, au centre de laquelle se trouvent les compétences et les techniques mobilisées par les autorités municipales en matière de construction civile.



La tour du pont de la Daurade, côté Saint-Cyprien. Dans les Annales de la ville pour l'année 1437-1438. (Archives municipales de Toulouse, BB273 – Ch 132) BORDES François, « Le pont de la Daurade à travers deux chroniques du XV^e siècle », dans L'Auta, n°94, juin 2008, p. 174.

Penser une technique.

La production de terre cuite architecturale, du Moyen Âge au XIX^e siècle

Cyril LACHEZE

doctorant 2014

Institut d'histoire moderne et contemporaine (IHMC)

Cette recherche vise à identifier les différentes modalités selon lesquelles pouvait être envisagée une même technique à l'époque moderne, en l'occurrence la fabrication de terre cuite architecturale. La compréhension et l'appréhension d'un même savoir-faire peuvent en effet varier grandement selon le rapport de l'individu considéré à la technique (pratiquant, observateur, consommateur, investisseur....), et le mode d'expression de celui-ci. La terre cuite architecturale a été choisie pour une telle étude à cause de l'abondance des sources à disposition pour cet artisanat. Les dates chronologiques retenues (XVI^e-XIX^e siècles) sont volontairement larges, de même que le cadre géographique (la France entière) afin de pouvoir prendre en compte les variations dans le temps et l'espace des phénomènes étudiés.

Le corpus de sources, ouvert, est particulièrement large et hétérogène. Celui-ci comprend des éléments dans de nombreux fonds des Archives nationales et départementales, notamment les actes notariés, versements exceptionnels ou encore établissements classés ; viennent s'y ajouter plusieurs centaines de brevets d'invention du XIX^e siècle numérisés par l'Institut National du Patrimoine, de même que les journaux de voyage des élèves de l'École des Mines et d'autres fonds plus ponctuels. Les sources imprimées correspondent elles aux traités techniques, dont les premiers de taille conséquente sont apparus au XVIII^e siècle (l'*Encyclopédie* et la *Description des Arts et Métiers*), avant de prendre une importance considérable au siècle suivant. La cartographie, l'iconographie, les sources matérielles (provenant de fouilles archéologiques ou du patrimoine encore visible actuellement), l'ethnographie ou encore l'expérimentation viennent compléter ce panorama et fournir une diversité remarquable aux données utilisables. Le corpus en devient très complexe à interroger, n'étant pas homogène et donc peu adapté aux analyses de type quantitatif, mais permet de combler au moins en partie les lacunes de chaque type de source considéré individuellement.

Afin de pouvoir l'appréhender, un certain nombre de concepts théoriques propres à l'histoire des techniques, développés dans le cadre de l'Équipe d'Histoire des Techniques de l'IHMC, sont mobilisés. Les complexes techniques (ensemble des éléments entrant en jeu dans la production : matières premières, outils, énergie, savoir-faire et transport), éventuellement regroupés en systèmes techniques et permettant la mise en œuvre de chaînes opératoires (situées dans le temps, l'espace et la culture technique), servent d'unité principale pour l'analyse des phénomènes étudiés. On peut y coupler les notions de filières et lignées techniques (suites de logiques ou de procédés techniques découlant les uns des autres), ou encore de topiques conceptuelles (appréhension d'un objet en terme de concepts ou de connaissances), permettant

enfin de mettre en évidence des régimes de la pensée opératoire (pratique, technique et technologie), correspondant aux différentes conceptualisations de la technique que nous cherchons à mettre en évidence.

Un certain nombre d'exemples sont donnés, issus de nos premières analyses, pour mettre en évidence l'intérêt de l'emploi à la fois de ce corpus pluriel et de cette grille d'analyse spécifique. Ceux-ci portent aussi bien sur les mécanismes de l'apprentissage des savoir-faire, la relation de la technique à l'environnement matériel, les infrastructures en elles-mêmes, l'existence de normes (écrites ou non), la vision de la technique par la société, le rôle des commandes exceptionnelles, ou encore la rentabilité de la technique. Il s'agit ainsi d'un premier aperçu d'une lecture globale de la compréhension d'une technique par la société d'époque moderne, appelé à se préciser et à s'étendre au fur et à mesure que l'analyse des sources permettra d'établir de nouvelles connexions entre les différents éléments décrits précédemment.



Photo de groupe des « Jeunes chercheurs »,
pour clôturer cette journée du Mardi 12 avril 2016.